

Heya Peek Shitaku-beya

par Chris Gould

Les 3 et 4 mai 2008, l'Association Japonaise de Sumo a tenu deux Journées Portes Ouvertes dans une nouvelle tentative pour attirer plus de foules dans l'enceinte du sumo. Parmi les attractions offertes, on pouvait effectuer une visite des shitaku-beya, les vestiaires vénérés dans lesquels chaque sumotori professionnel se prépare pour un combat au Kokugikan.

La pluie tombe tandis que le Kokugikan ouvre ses portes aux passants à l'occasion d'un festival du quartier de Ryogoku, et pourtant l'atmosphère n'en est en rien refroidie. Sur le parvis du Kokugikan, des lutteurs apprentis et autres chefs talentueux posent pour les photographes tout en délivrant joyeusement des monceaux de portions de chanko à des acheteurs enchantés. Le vestibule du Kokugikan, pendant ce temps, est constellé de tables à tréteaux emplies de documentation sur le sumo, dont, chose intéressante, des « Who's Who » de tournoi remontant à 25 années en arrière. Sur la table en face du vestibule se trouve le stand du géant de juryo Kitazakura, qui expose fièrement la collection de joaillerie artisanale en perles du vétéran, très appréciée du public. Cependant, le véritable joyau peut être trouvé non loin du Musée du Sumo : une visite guidée des sous sols du Kokugikan, et en particulier de la shitaku-beya (les vestiaires).

A chaque journée de combats, un rikishi représente soit le côté « est », soit le côté « ouest » du dohyo. Pour que les adversaires ne puissent pas se croiser avant leur confrontation, chaque enceinte de

sumo a sans surprise deux vestiaires : l'un pour les lutteurs du côté « est » et un autre pour ceux du côté « ouest ». Chaque shitaku-beya est directement reliée au dohyo par un corridor dit « hanamichi » (« chemin des fleurs »), dont le nom remonte à une époque où les lutteurs des deux équipes de l'est et de l'ouest étaient représentés par différentes fleurs. Jusqu'aux années 1980, tout particulièrement au Kokugikan de Kuramae, il était habituel pour les fans (en particulier les jeunes enfants) de s'aligner sur la hanamichi, et de prendre des photos ou de donner une claque dans le dos de leurs héros. Malheureusement pour les supporters, toutefois, cette pratique a depuis été interdite, les lutteurs s'étant paraît-il plaint de ce que leur concentration était perturbée avant des combats importants.

Chaque shitaku-beya est elle-même une large pièce rectangulaire de peut-être 30 mètres sur six ou sept. trois des quatre murs surplombent des plateformes de bois surélevées, sur lesquelles les lutteurs peuvent s'asseoir et étendre leurs jambes dans l'attente de leur torikumi. Le quatrième côté de la pièce emmène vers les douches et les toilettes des rikishi – ces dernières étant considérablement plus larges et profondes que pour le Japonais moyen ! La place d'un rikishi dans la shitaku-beya dépend uniquement de la position qu'il tient dans le tournoi en cours. Les mieux classés, les yokozuna, sont assis au plus loin de la porte de la shitaku-beya (en accord avec les coutumes japonaises). Leur perchoir, pile au milieu de la plate-

forme contiguë au mur d'en face, leur permet de jouir d'une vue panoramique de l'intégralité des vestiaires, et de la meilleure vue sur les deux postes de télévision accrochés au plafond. Les lutteurs les moins bien classés de makuuchi sont le plus près de la porte, et sont donc de faits incapables d'apercevoir une seule image des postes de télé.

Au moment où elles sont le plus occupées, particulièrement avant les dohyo-iri de juryo et de makuuchi, les shitaku-beya peuvent être emplies de cent personnes, alors que les lutteurs, les assistants et les tokoyama (coiffeurs) se concentrent avec frénésie sur les préparatifs des combats du jour. L'effervescence est à son comble, avec des lutteurs qui frappent les poteaux de teppo, effectuent des shiko, s'entraînent au tachiai, se font attacher le mage ou ajustent leurs kesho mawashi et mawashi. Ces derniers sortent de grandes boîtes de 15 kilos nommées [akeni](#), diligemment apportées jusqu'à la shitaku-beya par des tsukebito.

On dit dans les cercles du sumo, que certains rikishi sont si nerveux avant leur torikumi qu'ils en deviennent pratiquement inconscients de l'environnement qui les entoure dans les vestiaires. Quand ils reviennent, victorieux ou vaincus, certains lutteurs feraient des commentaires sur combien les vestiaires leur semblent différents, et sur le fait qu'ils se sentent bien plus humains à mesure que les douleurs des efforts du combat les rattrapent.

La shitaku-beya est considérée avec justesse comme le royaume

des « coulisses du sumo », l'endroit où même les plus grands lutteurs baissent parfois un peu la garde. C'est la raison pour laquelle la NHK investit du temps et de l'argent dans des « vues de la shitaku-beya », où des journalistes enthousiastes informent les téléspectateurs sur la condition de certains lutteurs avant des combats importants. Il y eut peu de ces reportages qui furent autant attendus que celui du senshuraku du tournoi de mai 2001, quand toute une nation se demandait si Takanohana se présenterait même sur le dohyo pour son combat décisif pour le titre face à Musashimaru, en raison d'un genou détruit. Il est aussi arrivé à l'occasion que les humeurs

exploient dans les vestiaires, suite à des résultats spectaculaires. Le lutteur de makushita Kotokanyu fut contraint de démissionner de l'association de sumo en septembre 2006, après avoir frappé un autre lutteur dans les vestiaires. Plus récemment, en mai 2008, le géant russe Wakanoho aurait détruit une bonne partie de son vestiaire après avoir malheureusement perdu face à Ama sur un retournement en pivot incroyable. Incident bien plus connu, lors du basho de Nagoya 2003, les deux Mongols Asashoryu et Kyokushuzan en virent dit-on presque aux mains dans les douches de la shitaku-beya après que le dernier ait accusé le premier de ne « pas respecter ses

anciens ».

Globalement, toutefois, la shitaku-beya reste une source d'interactions positives dans le sumo, en particulier pour de jeunes lutteurs qui ont des rêves plein la tête. « Dans la shitaku-beya au senshuraku, des jeunes tsukebito comme moi peuvent se retrouver tout près des yokozuna », m'a lâché récemment un lutteur. « Par exemple, j'ai été présent à plusieurs reprises alors qu'Asashoryu passait pour une séance de photo du vainqueur de yusho. Il m'a toujours dit 'bonne chance', ce qui donne un sacré coup de fouet au niveau confiance ».



Mark Buckton